

GHAZNI, LA CAPITALE DES GHAZNAVIDES

شهر غزنین نه همانست که من دیدم پار چه فتادست که امسال دگرگون شده کار

Farruḥī Sīstānī

4.1 L'État ghaznave : histoire et rapports avec la région

L'histoire des Ghaznavides a fait l'objet d'une étude très complète par Bosworth. Dans deux monographies et un nombre considérable d'articles qui offrent une approche compréhensive, cet auteur a proposé une reconstitution détaillée des contextes politique, social et culturel dans lesquels replacer l'action de cette dynastie.³²³ Dans ce chapitre, nous allons passer en revue les phases et les acteurs principaux du pouvoir ghaznave, tout en mettant l'accent sur ses rapports avec les dynasties des territoires voisins.³²⁴ Dans ce but, nous nous appuyerons sur les travaux de Bosworth, ainsi que sur un certain nombre d'études récentes qui apportent des éclairages sur les dynamiques caractérisant cette période de l'histoire de l'Iran médiéval.³²⁵ La première partie de notre analyse touchera à la phase de la fondation de l'État (fin IV^e/X^e siècle), qui coïncide avec le déclin des Sāmānides et la répartition de leurs domaines entre les Ghaznavides et le Qarakhanides. La deuxième partie sera consacrée à la « première période » ghaznave (première moitié V^e/XI^e siècle), caractérisée par la consolidation et l'expansion de l'État, ainsi que par les premiers affrontements avec les Seljuqides. Finalement, nous tracerons les contours de la « deuxième période » ghaznave (mi-V^e/XI^e - fin VI^e/XII^e siècles), marquée par le déplacement progressif des centres du pouvoir vers l'Inde et par la menace croissante des Ghūrides.

³²³ Bosworth 1963a ; *Id.* 1977. Dans ces travaux, l'auteur intègre les résultats des études précédentes par Barthold (1968) et Nāzīm (1931). Pour des synthèses plus récentes sur l'histoire des Ghaznavides, voir Bosworth 1998 ; *Id.* 2001 ; *Id.* 2011a, p. 1-29. De nombreux articles du même auteur sont énumérés en bibliographie et cités de manière ponctuelle au cours de l'étude.

³²⁴ Pour une généalogie complète des Ghaznavides, voir chapitre 7, Tab. 6. Un tableau chronologique des dynasties principales de l'Orient musulman entre le III^e/IX^e et le VII^e/XIII^e s. est présenté à la Pl. X.1.

³²⁵ Voir par exemple Anooshahr 2009a ; Inaba 2015a ; *Id.* 2016 ; Kočnev 2001 ; O'Neal 2015a ; Paul J. 2006 ; Rhoné-Quer 2015b ; Tor 2009.

4.1.1 La fondation de l'État (fin IV^e/X^e siècle)

Les germes de la naissance du pouvoir ghaznavide ont été semés dans le cadre des luttes internes qui ont secoué l'État sāmānide dans la deuxième moitié du IV^e/X^e siècle (3.1.1). Alptigīn, l'un des commandants militaires turcs qui rivalisaient pour le contrôle des provinces sāmānides, a joué un rôle crucial à cet effet. Après avoir exercé des fonctions d'envergure sous 'Abd al-Malik I^{er} (343-50/954-61), à la mort de celui-ci en 350/961 il fut obligé de quitter le Khurasan à cause de la rivalité avec d'autres commandants militaires, et il décida de conduire son armée en Afghanistan oriental. Ce territoire, bien que formellement annexé à l'État sāmānide, restait éloigné des centres du pouvoir et était contrôlé par des pouvoirs non musulmans. C'est donc en faisant appel au *jihād* qu'Alptigīn affronta le fils du Kābul-Shah et un gouvernant local portant le titre de Lawīk et s'installa à Ghazni, où il dut reconnaître un environnement favorable au maintien de son pouvoir.³²⁶ À la mort d'Alptigīn (vers 352/963), son fils, puis des commandants militaires choisis parmi ses *gūlāms* lui succédèrent au gouvernement de la ville, en prêtant allégeance au pouvoir central sāmānide. Le pouvoir de cette lignée de *gūlāms* était déjà en déclin lorsque, en 366/977, Sebūktigīn fut capable d'empêcher le retour du Lawīk, tout en s'assurant la loyauté de l'armée et le contrôle de Ghazni. Bien que la figure de Sebūktigīn ait été mythifiée par la littérature postérieure, le portrait d'un esclave militaire originaire d'Asie centrale qui a su se distinguer et monter en puissance dans les rangs de l'armée d'Alptigīn n'est pas invraisemblable au vu du contexte historique de l'époque.³²⁷

Sebūktigīn gouverna Ghazni pendant plus de vingt ans pour le compte des Sāmānides et il sut étendre son pouvoir en menant des campagnes en direction de Bust (367/977-78) et de Peshawar (376/986-87).³²⁸ En 383/993, Nūḥ II b. Maṣṣūr le nomma commandant de l'armée

³²⁶ Sur le déroulement et les motivations de l'expédition d'Alptigīn, voir Inaba 2015a.

³²⁷ Les étapes de la carrière de Sebūktigīn sont retracées dans la lettre de conseil qui lui est attribuée, le *Pandnāme* (Šabānkāra'ī, p. 37-38), dans le *Tārīḥ-i Bayhaqī* (Bayhaqī, I, p. 249-54 et trad., I, p. 296-99), ainsi que dans le *Siyar al-mulūk* (Nizām al-mulk, p. 130-45 et trad. 107-10). Voir aussi Bosworth 1963a, p. 39-41. Sur les *topoi* littéraires qui ont fait de la figure de Sebūktigīn le prototype de l'« humble 'founder king' », voir Anooshahr 2009a, p. 74, 75, 83-98.

³²⁸ Sebūktigīn réussit à soustraire Bust aux derniers représentants d'une lignée de *gūlāms* sāmānides qui s'étaient installés dans la ville depuis le début du IV^e/X^e s. En revanche, ses expéditions dans la vallée de Kaboul, le menèrent à affronter le souverain Hindu-Shahi Jaypāl et à favoriser la pénétration musulmane dans le sous-continent indien.

sāmānide afin de contrer la révolte des chefs militaires Fā'īq et Abū 'Alī Sīmjurī. Après les premières victoires, Sebūktigīn et son fils Maḥmūd, qui l'accompagnait dans les combats, furent récompensés par l'attribution des titres honorifiques (*Naṣir al-dawla* et *Sayf al-dawla*) et de la gouvernance des villes principales du Khurasan (Balkh, Hérat, Nīšāpūr). Les luttes contre des coalitions qui menaçaient le pouvoir central sāmānide se prolongèrent après la mort de Sebūktigīn, survenue en 387/997. Le titre de « *al-amīr al-ḥājib al-ajall* » figurant sur le tombeau de ce gouverneur local atteste que sa position était restée formellement subordonnée à l'autorité des Sāmānides jusqu'à la fin de sa carrière.³²⁹

Maḥmūd b. Sebūktigīn, après s'être assuré par la force le contrôle de Ghazni – initialement hérité par son frère Ismā'īl – retourna au Khurasan pour garder les privilèges obtenus sur ce territoire. Face à la faiblesse montrée par les derniers Sāmānides, le calife al-Qādir lui accorda une patente d'investiture sur le Khurasan : en 389/999, Maḥmūd prenait ainsi les titres de *Walī amīr al-mu'minīn* et de *Yamīn al-dawla* et célébrait son couronnement à Balkh. La même année, le qaraghanide Naṣr b. 'Alī entra à Nīšāpūr et déposa le dernier souverain sāmānide, 'Abd al-Malik II.³³⁰ Maḥmūd, comme son père avait tenté de le faire avant lui, négocia une répartition de sphères d'influence avec les Qarakhanides qui avaient entretemps renforcé leur pouvoir en Transoxiane. Une frontière fut établie sur l'Oxus, mais, par la suite, l'Ilig Ḥān Naṣr essaya à plusieurs reprises de déborder dans le Khurasan. En 398/1008, dans la plaine de Katar, près de Balkh, l'armée de Maḥmūd infligeait une défaite décisive aux forces de ce souverain et de Qādir Ḥān Yūsuf et stabilisait les frontières. Malgré un certain nombre d'alliances politiques et matrimoniales conclues entre les premiers Ghaznavides et les Qarakhanides, les rapports entre les deux familles ne connurent jamais de vraie détente et, sous des prétextes divers, plusieurs affrontements eurent lieu en Transoxiane dans les premières décennies du V^e/XI^e siècle.³³¹

La répartition des domaines sāmānides entre les Ghaznavides et les Qarakhanides a marqué un tournant fondamental dans l'histoire de l'Iran médiéval, puisque, pour la première fois, des lignées de souche turque centrasiatique ont pris le pouvoir dans la région au

³²⁹ Giunta 2003a, n° 1, p. 21.

³³⁰ Pour une chronologie détaillée des affrontements qui menèrent à la chute des Sāmānides, voir Treadwell 1991, p. 254-63.

³³¹ Nāzīm 1931, p. 48-56 ; Davidovič 1998, p. 131-33.

détriment des élites iraniennes. Cependant, nous pouvons constater des différences significatives entre les formes de gouvernement mises en place par les Ghaznavides et les Qarakhanides : si les premiers ont hérité de la structure étatique et du système administratif des Sāmānides,³³² les Qarakhanides sont restés davantage liés à l'organisation de type clanique. Leur État a pris la forme d'une confédération où plusieurs branches de la famille gouvernaient simultanément dans des zones différentes d'un vaste territoire. À partir de 431/1040, leurs domaines ont été partagés en un khaganat oriental (avec deux capitales : Balāsāgūn et Kāšgar) et un khaganat occidental (avec Samarkand comme capitale), auxquels s'est aussi ajouté un domaine indépendant basé à Uzgend, dans le Ferghana. En dépit des luttes internes de la famille et des pouvoirs extérieurs qui ont imposé leur domination sur des parties du territoire qarakhanide – notamment, les Seljuqides à l'ouest (482/1089) et les Qara Khitay à l'est (536/1141) – ce ne fut qu'en 609/1212 que l'histoire de cette lignée toucha à sa fin, à la suite de la conquête de la Transoxiane par les Khwārazm-Shahs.³³³

4.1.2 La « première période » (première moitié du V^e/XI^e siècle)

Les règnes de Maḥmūd (388-421/998-1030) et de son fils Mas'ūd I^{er} (421-432/1030-1041) correspondent aux phases les mieux documentées de l'histoire de cette dynastie, grâce aux témoignages des chroniqueurs contemporains, ainsi que de sources postérieures qui décrivent la première période ghaznavide comme un « âge d'or » et un modèle politique à imiter (voir 2.1). En effet, pendant cette phase qui peut être définie comme la phase « impérialiste » du pouvoir ghaznavide, Maḥmūd réussit à bâtir un État fondé sur un pouvoir militaire fortement centralisé, qui connut un enrichissement et une expansion rapides (Pl. XII.1).³³⁴ D'une part, en poursuivant une pratique inaugurée par Sebūktigīn, Maḥmūd menait chaque année des campagnes militaires en Inde. Bien que justifiées dans le cadre du *jihād*, ces expéditions visaient plus le pillage des richesses et ressources des territoires du nord de l'Inde, que

³³² Sur l'administration de l'État ghaznavide, voir Bosworth 1963a, p. 48-97.

³³³ La reconstitution de l'histoire des Qarakhanides est rendue compliquée par la segmentation de leur pouvoir et par la pauvreté des sources. Pour une chronologie et généalogie des différentes branches de la lignée, voir Kočnev (2001) qui complète le cadre tracé par Bosworth (1996, p. 181-84) à la lumière de nouvelles données numismatiques. Voir aussi Davidovič 1998 ; Biran 2004.

³³⁴ Bosworth 1962. Paul J. (2006) a montré que les fondations de l'État ghaznavide reposent sur un pouvoir militaire très stable et presque illimité de Maḥmūd qui, au sein de ses territoires, pouvait revendiquer le monopole sur toute forme de violence légitime, voir aussi 3.1.3.

l'instauration d'un pouvoir musulman durable sur ces régions.³³⁵ Les caisses de l'État étaient également alimentées grâce au prélèvement des impôts du Khurasan, qui causa parfois l'hostilité des populations locales envers la domination ghaznavide.³³⁶ Maḥmūd chercha également à s'assurer le contrôle de plusieurs États-tampons situés entre ses domaines khurasaniens et la Transoxiane, parmi lesquels le Khwarazm, où il installa un de ses généraux en 408/1017, ainsi que le Ḥuttal et le Čagāniyān, où des principautés locales agissaient en tant que vassaux des Ghaznavides. Enfin, il mena des campagnes de conquête en Iran occidental, étant même parvenu, en 420/1029, à soustraire Rayy au Būyides. Maḥmūd mourut au retour de cette campagne, après avoir nommé son fils Muḥammad comme successeur (421/1030).

Son autre fils, Mas'ūd, resté à Ispahan, avait été chargé de la mission de poursuivre l'avancée ghaznavide vers l'ouest ; mais, fort du support des élites militaires, il revint sur ses pas pour faire valoir ses prétentions au trône ghaznavide. Après avoir reçu une investiture califale à Nīšāpūr, Mas'ūd réussit grâce à ses alliés à faire déposer et emprisonner Muḥammad. Il fut d'abord acclamé par la population de Hérat, puis il s'installa six mois à Balkh et ce fut seulement au début de l'été 422/1031 qu'il fit son entrée triomphale à Ghazni, où il s'attaqua aux partisans de Muḥammad.³³⁷ Le fait que le nouveau souverain se soit attardé au Khurasan avant de rejoindre la capitale démontre la centralité de cette région dans les équilibres politiques de l'État ghaznavide. Les chroniques révèlent en effet que les premiers Ghaznavides alternaient les périodes passées à Ghazni avec des séjours dans les centres provinciaux – en particulier Balkh, Hérat, Šādyāḥ (Nīšāpūr) – où ils possédaient de somptueuses résidences. Balkh et Bust semblent avoir fonctionné comme capitales d'hiver, où les souverains trouvaient refuge pendant la saison froide, lorsqu'ils n'étaient pas engagés dans des campagnes militaires en Inde.³³⁸

À l'instar de ses prédécesseurs, Mas'ūd I^{er} poursuivit les expéditions ghaznavides dans le sous-continent indien ; son implication intense en Inde semble être l'une des raisons de sa

³³⁵ Ces nombreuses campagnes, dont la plus célèbre est sans doute celle qui aboutit à la destruction du temple de Sūmnāt (416-17/1025-6), ont été chantées par les historiens et poètes ghaznavides. Pour une reconstitution chronologique détaillée, voir Nāzīm 1931, p. 86-122, cf. aussi Inaba 2013, p. 77-79.

³³⁶ Bosworth 1963a, p. 79-91.

³³⁷ Bosworth 1963a, p. 231-35 ; *Id.* 2011a, p. 13-17.

³³⁸ Inaba 2013, p. 89.

négligence dans les affaires des provinces occidentales.³³⁹ En effet, pendant son règne, nous assistons à un rétrécissement progressif des frontières : après plusieurs phases d'instabilité, Rayy fut définitivement perdue en 428/1027, tandis que, dans le Khwarazm, le souverain ghaznavide dut renoncer à son influence sur la succession à partir de 423/1032. La perte du Khwarazm, la pression des Qarakhanides et l'avancée des Turkmènes constituent selon Bosworth les trois causes principales qui aboutirent, à la fin du règne de Mas'ūd, à l'aliénation du Khurasan.³⁴⁰

Les sources désignent comme Turkmènes (pers. *turkmānān*) les clans turcs appartenant à la confédération des Oğuz, qui, à partir de la fin du IV^e/X^e siècle, avaient entrepris des migrations depuis les steppes du Caucase et de l'Asie centrale vers la Transoxiane en réponse à des changements de situation géopolitique. Ces populations étaient ainsi entrées en contact avec les dynasties musulmanes orientales, auxquelles elles avaient parfois offert leur support militaire en échange de terres et pâturages. Déjà en 416/1025, Maḥmūd avait admis 4.000 familles de Turkmènes dans le nord du Khurasan et, face aux violences commises par celles-ci envers la population locale, plusieurs campagnes militaires se sont révélées nécessaires pour les repousser en dehors du territoire ghaznavide.³⁴¹ En 426/1035, trois représentants du clan des Seljuqides, ayant pris la tête de 10.000 Turkmènes, adressèrent une lettre au gouverneur du Khurasan pour obtenir la permission de s'installer aux marges de cette région.³⁴² Le pouvoir central ghaznavide réagit en envoyant une armée pour tenter de contrer cette nouvelle invasion, mais il fut obligé de capituler suite à une lourde défaite. Cela marqua le début de l'expansion des Seljuqides dans le Khurasan qui fut dévasté par leurs razzias. En 429/1038, leur chef Ṭogrīl Beg réussit à s'installer à Nīšāpūr qui ne fut reconquise par les Ghaznavides que dix-huit mois plus tard. Mais l'affrontement décisif eut lieu en 431/1040

³³⁹ Sur la base du témoignage de Bayhaqī, Anooshahr a observé le jugement négatif de l'historiographie sur le *gāzw* mené pendant des phases d'instabilité interne de l'État : « whereas during the reign of Mahmud ghaza was considered a tool of royal legitimacy, in the later years of the dynasty, Ghaznavid secretaries and officials considered it a catastrophic distraction » (Anooshahr 2009a, p. 102).

³⁴⁰ Bosworth 1963a, p. 234-40.

³⁴¹ Les chroniques considèrent cet épisode comme l'une des erreurs stratégiques majeures de Maḥmūd. Voir Gardīzī, p. 412 et trad., p. 96 ; Bayhaqī, I, p. 46 et trad., I, p. 149.

³⁴² Le texte de cette lettre est transcrit par Bayhaqī (II, p. 693 et trad., II, p. 131) : il montre qu'à ce stade les chefs seljuqides étaient déjà familiarisés avec les codes bureaucratiques en vigueur à l'époque et ils s'étaient arrogés le titre de *Mawālī Amīr al-mu'minīn*.

dans la plaine de Dandānqān, près de Merv, où les troupes guidées par le souverain Mas‘ūd I^{er} en personne furent mises en échec et dispersées par l’armée plus mobile des Seljuqides.³⁴³

Cette victoire ouvrit la voie à l’affirmation du pouvoir seljuqide en Iran oriental. En dépit de la résistance organisée par des garnisons ghaznavides et par les élites locales, les centres principaux du Khurasan tombèrent l’un après l’autre aux mains des Seljuqides.³⁴⁴ Après avoir confié cette région à son frère Čagrī Beg, Toğrīl se tourna vers la conquête des territoires occidentaux : en 434/1042 il s’installa à Rayy, puis pénétra dans le Fars et, en 447/1055, il entra à Bagdad, où il déposa le dernier souverain būyide. Le calife al-Qā’im conféra au commandant seljuqide des titres retentissants, tels que ceux de *Qāsim amīr al-mu‘minīn* et *Malik al-mašraq wa al-mağrib*,³⁴⁵ et délégua de fait le pouvoir temporel dans le califat à ce *sulṭān*, tout en se résignant à ne garder que le rôle d’autorité spirituelle (*imām*) de la communauté musulmane.³⁴⁶

Quant au souverain Ghaznavide Mas‘ūd I^{er}, après la défaite de Dandānqān il retourna à Ghazni, qu’il quitta rapidement pour partir vers l’Inde avec le Trésor et son entourage familial. Ce transfert fut brusquement interrompu à Mārīkala (dans le Pakistan actuel, à environ 30 km à l’ouest d’Islamabad) par une mutinerie de l’armée qui s’empara du Trésor, captura Mas‘ūd et élut comme souverain son frère Muḥammad qui avait été libéré entre-temps, mais ignorait probablement le complot ourdi par les *gūlāms*. Mas‘ūd fut transféré dans la forteresse de Gīrī où il fut exécuté le 11 *jumādā I* 432 / 17 janvier 1041.³⁴⁷

Le deuxième règne de Muḥammad ne fut pas plus durable que le premier, puisque le fils et dauphin (*walī ‘ahd*) de Mas‘ūd, Mawdūd, se pressa de venger l’assassinat de son père et fit capturer et exécuter Muḥammad, ses fils et ses partisans au printemps 432/1041.³⁴⁸

³⁴³ Sur l’avancée des Turkmènes au Khurasan et les affrontements entre les premiers Seljuqides et les Ghaznavides, voir Bosworth 1963a, p. 205-26, 241-69 ; Sevim 1998 ; Peacock 2011, p. 16-46.

³⁴⁴ La seule ville à se rendre sans délai fut Nīšāpūr, tandis qu’à Merv, Balkh, Hérat et Termez les Seljuqides durent faire face à une résistance prolongée. Bosworth 1977, p. 6-13 ; Paul J. 2000, p. 106, 107 ; *Id.* 2005.

³⁴⁵ Giunta 2014, p. 124, 127.

³⁴⁶ Bosworth 1968a, p. 11-53 ; Sevim 1998, p. 158-61. Sur les développements de la théorie de l’imamat servant à justifier le nouvel ordre politique du califat dans la perspective de la théologie islamique, voir Lambton 1981, p. 103-29 ; Hillenbrand C. 1988 ; Crone 2004, p. 232-49 ; Campanini 2011 et 7.2.3.

³⁴⁷ Bosworth 1977, p. 14-20. L’identification du *qal‘a-i Gīrī* avec le site de Rājā Girā, récemment proposée par Bagnera (2015, p. 49-57), ne peut être acceptée qu’avec prudence, vu l’existence de plusieurs lieux portant des noms similaires et les imprécisions qui affectent souvent la transcription des toponymes dans les sources.

³⁴⁸ La vengeance de Mawdūd est le dernier événement historique rapporté dans la chronique de Gardīzī, qui constitue également la seule source de première main sur l’assassinat de Mas‘ūd I^{er} (cf. Gardīzī, p. 439-42 et

Mawdūd assuma le pouvoir et se distingua comme un souverain combattant : il semble avoir cumulé des succès en Inde, où il s'engagea dans la lutte contre les princes indiens et les isma'iliens. En revanche, les actions lancées contre les forces seljuqides dans le but de récupérer les territoires nord-occidentaux furent vaines.³⁴⁹ La mort de Mawdūd, en 440/1048, déclancha des luttes de successions qui se terminèrent par l'avènement d'un des derniers fils de Maḥmūd, 'Abd al-Rašīd. Mais l'État ghaznavide traversait une phase d'instabilité profonde, imputable à la redéfinition de ses frontières et aux conflits internes. En 443/1052, un influent chef militaire nommé Ṭogrīl réussit à déposer 'Abd al-Rašīd et à s'installer sur le trône de Ghazni en frappant monnaie à son nom.³⁵⁰

4.1.3 La « deuxième période » (mi-V^e/XI^e - fin VI^e/XII^e siècle)

L'interlude de Ṭogrīl ne dura que quelque mois et, après l'assassinat de cet usurpateur par la main d'un autre *gūlām*, Nūštigīn, les élites civiles et militaires décidèrent de rétablir des membres de la lignée ghaznavide à la tête de l'État. Deux fils de Mas'ūd I^{er} qui avaient été réduits en captivité durant les phases précédentes furent installés l'un après l'autre sur le trône de Ghazni : Farruḥzād (444-451/1053-1059) et Ibrāhīm (451-492/1059-1099). Ces souverains s'engagèrent à restaurer les équilibres internes de l'État ghaznavide et, après avoir constaté que leurs forces militaires n'étaient pas en mesure de s'opposer aux Seljuqides, conclurent des alliances avec ceux-ci et renoncèrent à leurs aspirations sur les territoires au nord-ouest des montagnes de l'Hindu Kush et du Ghur (Pl. XII.2). Une première trêve avec le Seljuqides semble avoir été établie entre la fin du règne de Farruḥzād et le début de celui d'Ibrāhīm, sur la base d'un traité rédigé, semble-t-il, par Abū al-Faḍl Bayhaqī qui, libéré de sa détention, avait entrepris à cette époque la rédaction de son *Histoire* (2.1.1).³⁵¹ Durant le règne du seljuqide Malik Šāh (465-484/1073-1091), des nouvelles frictions avec Ibrāhīm sont attestées. D'après une longue anecdote transmise par Faḥr-i Mudabbir,³⁵² l'officiel

trad., p. 111-13). La narration de Bayhaqī s'interrompt peu avant cet épisode, bien que, au début de la section consacrée au Khwarazm, l'auteur fasse référence à la mort de Mas'ūd (Bayhaqī, III, p. 1102 et trad., II, p. 372).

³⁴⁹ Bosworth 1977, p. 20-33.

³⁵⁰ Bosworth 1977, p. 37-47. L'auteur offre une synthèse des notices sur l'usurpation de Ṭogrīl transmises par trois sources principales (Jūzjānī, Ibn Bābā, Ibn al-Aṭīr), discordant sur plusieurs points.

³⁵¹ Yūsofī 1988, p. 889 ; Bosworth 1977, p. 48. L'information dérive de la chronique seljuqide de Ḥusaynī (VII^e/XIII^e s.), Bosworth 2011c, p. 26.

³⁵² Faḥr-i Mudabbir, p. 149-60 ; Shafī 1938, p. 206-13.

ghaznavide Abū Rušd Rašīd eut un rôle fondamental dans les échanges diplomatiques entre les deux cours, qui se conclurent avec le mariage entre la fille de Malik Šāh, Jawhar Ḥātūn dite *Mahd-i Īrāq*, et le fils d'Ibrāhīm, Mas'ūd.³⁵³

En dépit de l'absence de sources de première main qui nous informent sur le long règne d'Ibrāhīm, la littérature postérieure et les témoins matériels nous parlent d'une phase de prospérité économique et de vivacité culturelle. De nombreuses inscriptions historiques relevées à Ghazni ont été exécutées au nom de ce souverain (4.3.2, 8.3.1) : ces documents attestent d'une intense activité de construction dans la capitale, complétée, d'après les sources, par la fondation de nouvelles villes fortifiées dans les provinces et par la réalisation d'œuvres d'utilité publique.³⁵⁴ Ibrāhīm, souvent appelé *Sulṭān-i razī*, est surtout resté célèbre pour sa piété : Ibn al-Aṭīr raconte qu'il avait coutume de recopier chaque année un Coran de sa propre main et de l'envoyer à La Mecque.³⁵⁵ Bien que ce témoignage amplifie probablement la réalité, plusieurs manuscrits coraniques montrant des calligraphies et enluminures très raffinées ont été réalisés à l'époque de ce souverain.³⁵⁶

Le rétrécissement du territoire ghaznavide et la nouvelle orientation de sa sphère d'influence vers l'Est déterminèrent aussi l'émergence de Lahore comme deuxième capitale de l'État. À partir du dernier quart du V^e/XI^e siècle, la pratique s'instaura de nommer le prince héritier comme gouverneur de l'Inde : le *walī 'ahd* était installé à Lahore et cette ville du Panjab servait de base à des campagnes militaires dans le sous-continent, ce qui lui permettait de consolider son pouvoir et d'agrandir ses richesses.³⁵⁷ En 469/1076-77, le fils d'Ibrāhīm, Sayf al-dawla Maḥmūd fut affecté en Inde ; les poètes Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān et Rūnī ont dédié plusieurs poèmes à ce personnage, dont la carrière reste néanmoins assez

³⁵³ Bosworth 1977, p. 47-55. D'autres alliances matrimoniales ont également été conclues entre les deux familles.

³⁵⁴ Jūzjānī, I, p. 239 ; Mustawfī Qazvīnī, p. 400.

³⁵⁵ Ibn al-Aṭīr, X, p. 111 ; trad. Richards 2002, p. 237.

³⁵⁶ Deux manuscrits du Coran (datés 466/1073 et 485/1092-93) et un troisième avec traduction interlinéaire et commentaires en persan (484/1091-92), issus de l'atelier d'*al-warrāq al-ghaznavī*, étaient probablement destinés à la cour ghaznavide, Karame et Zadeh 2015, p. 133-38. Nous connaissons également un manuscrit contenant des traditions sur les caractéristiques physiques et morales du Prophète, copié par un autre *warrāq* de Ghazni et ayant fait partie de la bibliothèque du souverain 'Abd al-Rašīd (440-443/1049-1052), Stern 1969. Le terme *warrāq* signifie littéralement « papetier », mais il peut désigner à la fois un « copiste » et un « relieur ».

³⁵⁷ L'Inde et Lahore acquièrent progressivement un rôle similaire à celui joué par le Khurasan et ses centres pendant la première période ghaznavide : nous savons en effet que Maḥmūd et Mas'ūd I^{er}, avant leur accession au trône, avaient consolidé leur pouvoir respectivement à Nīšāpūr et à Hérat.

obscur.³⁵⁸ Il semble qu'à un certain moment il tomba en disgrâce auprès d'Ibrāhīm et fut emprisonné ; il est possible que son frère Mas'ūd prit alors sa place à Lahore.³⁵⁹ En 492/1099, suite à l'avènement de Mas'ūd III au trône de Ghazni, son fils Šīrzād obtint la charge de gouverneur de l'Inde : un *masnavī* composé par Mas'ūd-i Sa'd passe en revue les membres du *majlis* de Lahore présidé par Šīrzād et nous transmet le témoignage d'une cour florissante, fréquentée par de nombreux notables, savants et artistes.³⁶⁰ Par ailleurs, la riche production poétique des panégyristes du cénacle de Lahore constitue l'une des sources principales pour reconstituer l'histoire des Ghaznavides au cours de la première moitié du VI^e/XII^e siècle (2.2.2).³⁶¹

Le règne de Mas'ūd III (492-508/1099-1115) semble s'inscrire dans la continuité de celui de son père Ibrāhīm. Ces deux souverains marquèrent une phase de détente et de prospérité dans les affaires de l'État ghaznavide et effectuèrent plusieurs campagnes de *gāzw* dans le nord de l'Inde.³⁶² Mas'ūd III est spécialement célébré pour son avancée dans le sous-continent : son armée semble être parvenue à traverser le Gange, tout en gagnant une position qui n'avait plus été atteinte depuis l'époque de Maḥmūd.³⁶³ Mas'ūd est resté connu comme *Sulṭān-i karīm* et plusieurs anecdotes transmises par les sources postérieures célèbrent sa générosité et sa bienveillance.³⁶⁴ Pendant son règne, il entreprit d'importants travaux de construction et de rénovation à Ghazni, comme en témoignent le minaret qui affiche sa titulature (4.2.1 et Pl. XIV.3), ainsi que plusieurs éléments de décor architectural provenant du palais fouillé par la MAIA (1.2.3). Selon toute vraisemblance, l'afflux des

³⁵⁸ La date de l'installation de Sayf al-dawla Maḥmūd à Lahore nous est fournie par un chronogramme contenu dans une *qaṣīda* composée à cette occasion par Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān (p. 333).

³⁵⁹ Nizāmī 'Arūzī (p. 98 et trad. p. 92) attribue l'emprisonnement du prince Sayf al-dawla à des rumeurs concernant son intention de s'allier au seljuqide Malik Šāh. Toutefois, les dates fournies par cette source sont inexactes et la véracité de l'anecdote est douteuse, voir aussi Bosworth 1977, p. 65-67.

³⁶⁰ Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān, p. 562-79 ; Bernardini 2001, p. 85-87.

³⁶¹ Il est regrettable que pratiquement aucun vestige ne soit préservé de l'ancienne Lahore, où seules les couches inférieures de la citadelle semblent remonter à l'époque ghaznavide (Jackson et Andrews 2007, p. 302). Nous pouvons imaginer que la dynastie enrichit cette ville de bâtiments et d'œuvres publiques, comme le montre le témoignage textuel concernant un minaret dressé par Maḥmūd (Flood 2002).

³⁶² Sur les campagnes indiennes d'Ibrāhīm et de Mas'ūd III, voir Bosworth 1977, p. 61-67, 84-86. Le frère de Mas'ūd, Sayf al-dawla Maḥmūd, avait ouvert la voie aux conquêtes qui eurent lieu dans cette phase, tout en parvenant à exercer une influence directe sur les chefs indiens de Qannawj (*Ibid.*, p. 67).

³⁶³ Jūzjānī, I, p. 240.

³⁶⁴ Bosworth 1977, p. 87.

richesses, des matériaux et de la main-d'œuvre ramenés à la ville des campagnes indiennes favorisa les activités de constructions dans la capitale ghaznavide.³⁶⁵

Suite à la mort de Mas'ūd III (508/1115), des nouvelles luttes de succession éclatèrent qui eurent comme acteurs principaux les deux fils du défunt souverain, Malik Arslān et Bahrām Šāh. Malik Arslān – décrit sous une lumière assez négative par l'historiographie – prit le pouvoir à Ghazni en 509/1116, après avoir mis fin au règne éphémère de son frère Šīrziād. Quant à Bahrām Šāh, il fut le seul prétendant au trône à échapper aux persécutions de Malik Arslān, et il chercha refuge à la cour du seljuqide Sanjar.³⁶⁶ Ce dernier était à l'époque sultan du Khurasan, formellement subordonné à son frère, le Grand sultan Muḥammad Tapar (498-511/1105-1118). Bahrām Šāh rentra dans le cercle des protégés de Sanjar et ce fut uniquement grâce au soutien militaire de celui-ci et de ses alliés qu'il put déposer Malik Arslān et s'installer sur le trône de Ghazni en 510/1117.³⁶⁷ L'État ghaznavide devenait ainsi tributaire des Seljuqides, comme l'étaient déjà à l'époque le khaganat qaraghanide occidental, la lignée des Khwārazm-Shahs descendant d'Anūštingīn Ġarča'ī (env. 470-490/1077-1097) et les Ghūrides de 'Izz al-dīn Ḥusayn (493-540/1100-1146).³⁶⁸ Les multiples efforts visant à consolider son pouvoir dans le monde iranien oriental et à étendre son réseau d'allégeances, permirent à Sanjar d'assumer, à la mort de Muḥammad, l'autorité suprême sur l'Empire seljuqide (511-552/1118-1157).³⁶⁹

En dépit de ce changement de régime, le long règne de Bahrām Šāh (511-552/1118-1157) dut connaître certaines phases de tranquillité aussi bien qu'une relative prospérité, comme le montrent l'abondante production littéraire dédiée à ce souverain (2.2.2), ainsi que le minaret érigé à son nom à Ghazni (4.2.1). Nous signalons en outre qu'un médaillon en verre issu du décor architectural d'un palais de Termez porte inscrite une titulature qui pourrait bien correspondre à celle du ghaznavide Bahrām Šāh, bien que nous ignorons les

³⁶⁵ Bombaci 1966, p. 32.

³⁶⁶ Malik Arslān et Bahrām Šāh étaient probablement frères consanguins et le premier était le seul à avoir un lien de sang avec la famille seljuqide par le biais de sa mère, Jawhar Ḥātūn. Ce fut donc pour des raisons principalement stratégiques que Sanjar offrit son support à Bahrām Šāh. Khan 1949, p. 64-66 ; Bosworth 1977, p. 92-95.

³⁶⁷ Pour une analyse des références aux campagnes militaires de Sanjar à Ghazni, qui émergent de l'œuvre du poète seljuqide Amīr Mu'izzī, voir Tetley 2009, p. 179-83.

³⁶⁸ Bosworth 1977, p. 94-98.

³⁶⁹ Bosworth 1968a, p. 135-57.

circonstances dans lesquelles ce souverain aurait pu emménager dans cette résidence princière sur les bords de l'Oxus.³⁷⁰

Le vrai déclin de l'État ghaznave est imputable non tant à l'expansionnisme des Seljuqides, qu'à l'agressivité croissante des Ghūrīdes (ou Shansabānīdes), une dynastie locale qui s'était progressivement affirmée dans la région montagneuse du Ghur, au centre de l'Afghanistan. Cette province avait été placée dans l'orbite des premiers Ghaznavides grâce à plusieurs campagnes militaires (401/1011 ; 405/1015 ; 411/1020). Elle était devenue ensuite une sorte d'État-tampon entre les domaines ghaznavides et seljuqides. Après quelques actions entreprises dans ce territoire par le Ghaznave Ibrāhīm, le Ghur semble être entré dans la sphère d'influence du Sultan Sanjar. Néanmoins, peu avant le milieu du VI^e/XII^e siècle, plusieurs branches parallèles de la lignée ghūrīde s'étaient affirmées dans les différents centres de la région.³⁷¹ Les conflits avec les Ghaznavides commencèrent dans la dernière décennie du règne de Bahrām Šāh : ce souverain aurait empoisonné le prince ghūrīde Quṭb al-dīn Muḥammad qui s'était réfugié à sa cour (543/1148) ; puis, il aurait assassiné brutalement son frère Sayf al-dīn Sūrī (544/ 1149) qui, en représailles, avait occupé Ghazni. L'expédition punitive guidée par 'Alā' al-dīn Ḥusayn en 545/1150-51 entraîna une dévastation sans précédent de la capitale ghaznave (4.2.1) et obligea Bahrām Šāh à se retirer à Lahore. Le souverain ne fut capable de retourner à Ghazni qu'un an plus tard.

Le règne de son successeur, Ḥusraw Šāh (552-555/1157-1160) fut également menacé par l'avancée de 'Alā' al-dīn Ḥusayn qui imposa son autorité sur Bust et sur le Zamīndāvar. Il est possible que Ḥusraw Šāh passa certaines périodes de son règne à Lahore ; cela fut certainement le cas pour son fils, Ḥusraw Malik (555-582/1160-1186), qui déplaça sa cour dans le Panjab suite à l'occupation de Ghazni par des bandes de Turks Oğuz vers 557/1162.

En 558/1163, Ġiyāṭ al-dīn Muḥammad (558-599/1163-1203) s'installa à Fīrūzkūh à la tête de la famille ghūrīde et confia le contrôle sur une partie de ses territoires à son frère Mu'izz al-dīn Muḥammad. Après l'expulsion des Oğuz, en 569/1173-74, ce dernier s'installa à Ghazni et commença à mener des campagnes de conquête en Inde. En 582/1186,

³⁷⁰ Chuvin 1999, p. 568, 569 ; Carboni 2001, p. 272-81. Cet auteur inclut l'objet dans un groupe de médaillons à décor figuratif et épigraphique, dont certains sont dits provenir de Ghazni. L'un d'eux contient le nom du dernier souverain ghaznave, Ḥusraw Malik (cf. *Ibid.*, Cat. 73a).

³⁷¹ Pour un aperçu sur l'histoire des Ghūrīdes, voir O'Neal 2015a.

il entra à Lahore et déposa le dernier Ghazanvide Ḥusraw Malik qui fut envoyé comme captif dans une forteresse du Ghur.³⁷²

Le pouvoir ghūride connut une expansion tentaculaire grâce à l'action conjointe de Ġiyāth al-dīn et Mu'izz al-dīn ; cependant, après la mort de ce dernier en 602/1206, les luttes intestines et les attaques externes causèrent le déclin de la dynastie. Dans cette période, Ghazni fut contrôlée pendant de longs intervalles par un ex-*gūlām* de Mu'izz al-dīn, Tāj al-dīn Yīldız (m. vers 612/1216). En Inde, un autre *gūlām* « Mu'izzī », Quṭb al-dīn Aybak (m. 607/1210), et son propre *gūlām* et successeur, Iltutmiš (607-633/1211-1236), donnèrent naissance à la première lignée de Sultans de Delhi. Les autres domaines ghūrides dans le Khurasan et en Afghanistan furent perdus suite aux pressions des Khwārazm-Shahs qui, en 612/1215-16, parvinrent à prendre Fīrūzkūh et Ghazni. L'ancienne capitale ghaznavide resta sous le contrôle du dernier Khwārazm-Shah, Jalāl al-dīn Mingburnu, jusqu'à l'arrivée des Mongols en 618/1221.³⁷³

³⁷² Bosworth 1977, p. 111-31.

³⁷³ Bosworth 1968a, p. 157-66.

4.2. La topographie historique de la ville médiévale de Ghazni

4.2.1 Un carrefour commercial et une capitale pré-mongole

Dans les premiers siècles de l’Islam, Ghazni était le centre principal de la région dite Zābulistān correspondant à une partie de l’Arachosia antique. Ce territoire fut contrôlé par des souverains d’ethnie turque et resta hors de la sphère d’influence musulmane jusqu’à sa conquête par les Saffārides dans la deuxième moitié du III^e/IX^e siècle. Certains travaux récents de Minoru Inaba – s’appuyant sur un large éventail de sources chinoises, bactriennes et arabo-persanes – ont permis de faire un point sur l’histoire de la région entre le VII^e et le IX^e siècles,³⁷⁴ ainsi que sur les origines du nom de Ghazni.³⁷⁵ Sans compter une mention présumée dans une source grecque (Ptolémée, cf. *Ga(n)zaka*) et la notice d’un pèlerin chinois (Xuanzang, VII^e siècle, cf. *He-xi-na*), il semble que ce toponyme – attesté dans les variantes *Ġazna* / *Ġaznīn* – ne se répandit pas avant l’installation des dynasties musulmanes des Saffārides et des Ghaznavides dans la ville et que celle-ci fût connue auparavant comme Zābul ou Zābulistān.³⁷⁶

En effet, ce n’est qu’à partir du IV^e/X^e siècle que Ghazni commence à être mentionnée sous ce nom par les historiens et géographes arabes (al-Iṣṭahrī, al-Mas‘ūdī, Ibn Ḥawqal, *Ḥudūd al-‘ālam*, al-Maḡdisī) qui se réfèrent inmanquablement à cette ville comme à un centre florissant du commerce avec l’Inde.³⁷⁷ Cela est justifié par sa position stratégique sur l’ancienne route qui reliait le Sistan à la vallée de Kaboul et qui constituait l’un des itinéraires principaux des échanges entre le plateau iranien et le sous-continent indien (accessible via Peshawar et Lahore). Bombaci a souligné l’importance de cette voie – dont le tracé correspondrait grosso modo à celui de la route actuelle Kaboul-Kandahar. En usage depuis l’époque achéménide, cette route méridionale aurait assuré une connexion entre la Perse et l’Inde plus longue mais plus facile par rapport à la route septentrionale passant par Balkh (Pl. XIII.1).³⁷⁸ Inaba, dans une étude concernant les déplacements des premiers souverains

³⁷⁴ Inaba 2006 ; voir aussi Bosworth 2008.

³⁷⁵ Inaba 2015a ; *Id.* 2015b. Pour des études précédentes, voir Benveniste 1935 ; Bombaci 1957, p. 255, 256.

³⁷⁶ Inaba 2015a, p. 114-16 ; *Id.* 2015b, p. 104-107. Au début du VII^e/XIII^e s., Yāqūt (III.2, p. 798) présente *Ġazna* comme étant la capitale de la région dite *Zābulistān* et affirme que les érudits nomment la ville *Ġaznīn*.

³⁷⁷ Bosworth 1965b ; de Planhol 2000 ; Inaba 2015a, p. 116, 117.

³⁷⁸ Bombaci 1957, p. 248, 249.

ghaznavides, a approfondi la question des voies de communication utilisées à l'époque et a montré que Ghazni se trouvait au centre d'un réseau routier en forme de huit, reliant les principaux centres du Khurasan, au nord-ouest, aux différentes régions de l'Inde septentrionale, au sud-est (Pl. XIII.2).³⁷⁹

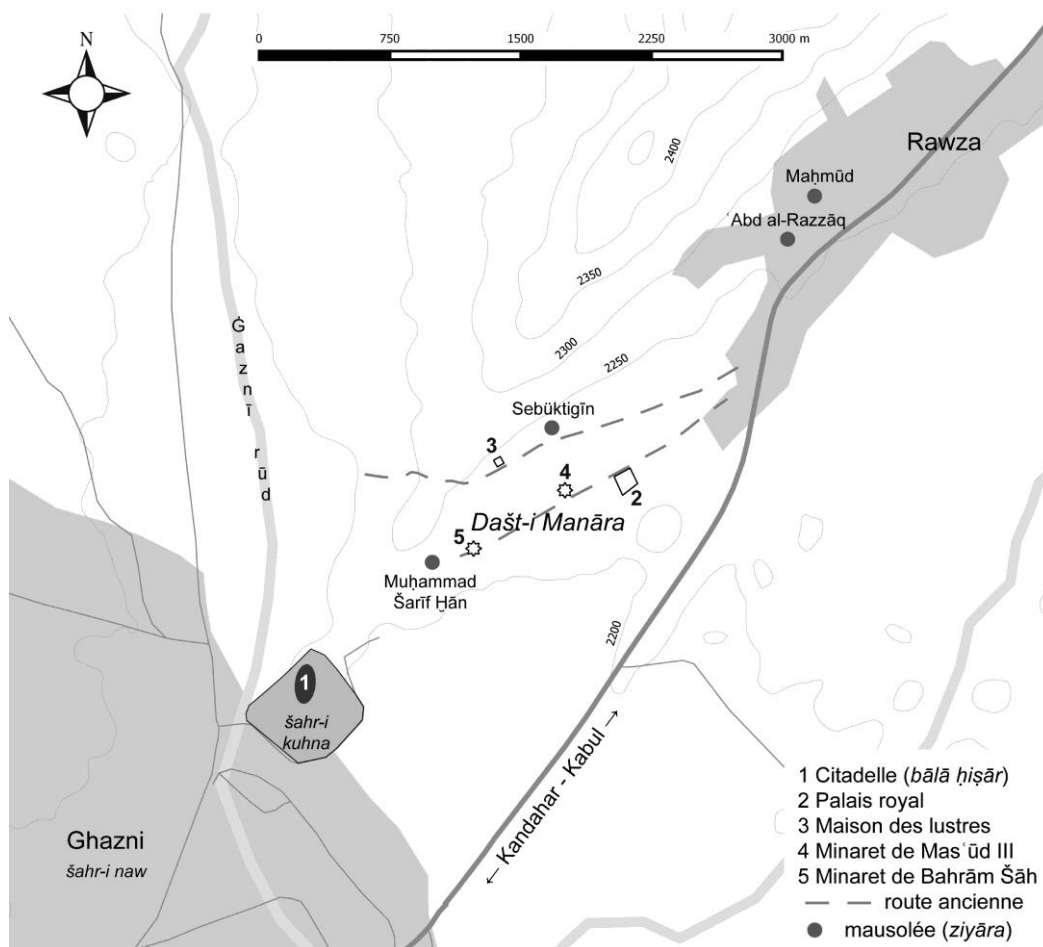


Fig. 22 Carte du site archéologique de Ghazni, V. Allegranzi et M.M. Lamberti (2014)

Les voies locales de Ghazni sont plus difficile à reconstituer d'après les témoignages des sources, bien que certains toponymes évoqués dans le *Tārīḥ-i Bayhaqī* semblent se référer à des lieux de jonction entre des routes urbaines et extra-urbaines : c'est le cas du « pont de Bamiyan » (*pul-i bāmiyān*) qui menait probablement depuis la ville vers le nord et la route de Kaboul et de Bamiyan,³⁸⁰ et de la « porte des habitants de Bust » (*dar-i bustiyān*), orientée

³⁷⁹ Inaba 2013, p. 86, 87.

³⁸⁰ Bayhaqī, II, p. 410 et trad. I, 367 et III, p. 167, n. 493. Maqdisī (p. 304) mentionne la « porte de Bamiyan » (*bāb al-bāmiyān*).

vraisemblablement vers Bust et le Sistan.³⁸¹ En outre, l'observation d'une photo aérienne prise vers la fin des années 1950, a permis à Scerrato de reconnaître des tronçons du tracé de deux routes anciennes traversant la plaine au nord-est de Ghazni pour atteindre les limites méridionales du village de Rawza (Fig. 22 et Pl. IV.1), ainsi que de quelques routes transversales descendant les pentes des collines qui délimitaient cette plaine du côté nord-ouest.³⁸² La présence de routes reliant la zone de la cité ancienne de Ghazni à Rawza s'accorde parfaitement aux vestiges archéologiques et aux sources narratives qui décrivent le développement sur cet axe de la ville royale ghaznavide.³⁸³

Les sources associent l'occupation de Ghazni par les Saffārides à des transformations dans la zone de la ville ancienne : Ya'qūb b. Layṭ aurait détruit la ville *intra-muros* (*šahristān*) après avoir assassiné le Rutbīl et s'être emparé de la région vers 256/870, tandis que 'Amr b. Layṭ aurait ensuite reconstruit le *šahristān* et la citadelle (*qal'a*).³⁸⁴ Nous pouvons également supposer que la mosquée existante à Ghazni durant la première époque ghaznavide avait été fondée par les Saffārides.³⁸⁵ Dans son ouvrage géographique compilé vers 375/985, Maqdisī décrit Ghazni comme une ville tripartite, consistant en une citadelle (*qal'a*), une ville *intra-muros* (*madīna*) accessible par quatre portes et des faubourgs (*rabaḍ*), configuration qui reflète un modèle urbain bien répandu en Iran et en Asie centrale. Dans la citadelle se situaient la Grande mosquée (*jāmi'*) et le siège du *sulṭān* (la source se réfère à Sebūktigīn qui agissait à l'époque comme gouverneur de la ville pour le compte des Sāmānides), tandis que les marchés (*awsāq*) étaient répartis entre la ville *intra-muros* et les faubourgs habités par la population.³⁸⁶

Nous pouvons supposer que l'emplacement de la ville *intra-muros* (*madīna* ou *šahristān*) et de la citadelle (*qal'a*) médiévales correspond à celui de l'actuelle ville ancienne (*šahr-i kuhna*), entourée par des murailles qui montrent des signes de plusieurs reconstructions

³⁸¹ Bayhaqī, I, p. 245 et trad. I, 293. Cependant, ce toponyme pourrait simplement se référer à l'installation des immigrants de Bust dans cette zone.

³⁸² Scerrato 1959, p. 30, 35, 36 ; voir aussi Adamesteanu 1960, p. 27.

³⁸³ Allegranzi 2014, p. 108.

³⁸⁴ Gardīzī, p. 306 ; Bayhaqī, II, p. 411.

³⁸⁵ Bombaci 1964, p. 23. D'après une autre tradition, la mosquée aurait été fondée par un chef local (Lawīk) converti à l'Islam à la place d'un ancien temple idolâtre, voir Bosworth 1965a, p. 18-22.

³⁸⁶ Maqdisī, p. 304.

successives, et contenant une citadelle (*bālā ḥiṣār*) (Fig. 22 et Pl. XIV.1).³⁸⁷ Nous signalons cependant que Xavier de Planhol a soutenu que la population de Ghazni se déplaça au sud de l'ancienne capitale après sa dévastation par les Mongols (618/1221), ce qui semble impliquer une fondation post-mongole de la ville fortifiée encore existante.³⁸⁸ Un tel transfert pourrait expliquer l'orientation des routes anciennes identifiées par Scerrato, qui semblent se diriger au nord de l'enceinte encore visible.

En tout état de cause, il émerge clairement des témoignages écrits que, à l'époque de l'installation du pouvoir ghaznavide, le tissu urbain de Ghazni était concentré autour d'une ville forte qui comprenait les centres du pouvoir et du culte. En revanche, à partir de l'époque de Maḥmūd, de nombreux bâtiments civils et religieux furent érigés en dehors des limites de l'enceinte urbaine.³⁸⁹ 'Utbī nous informe que, en 409/1019, ce souverain ordonna la construction d'une Grande mosquée de taille adaptée à une capitale, dont les fondations furent posées dans un « espace dégagé » (*sāḥā*).³⁹⁰ En outre, dans la chronique de Bayhaqī, nous rencontrons des références à trois jardins (*bāḡ*) et cinq palais (*kušk* ou *sarāy*) existant à Ghazni à l'époque du souverain Mas'ūd I^{er} (421-31/1030-41), dont un seulement – probablement correspondant à l'ancien palais de Sebūktigīn – était situé dans la citadelle.³⁹¹ Bien que la localisation exacte de ces bâtiments reste incertaine, plusieurs indices suggèrent que la plupart d'entre eux se dressaient au nord-est de la ville *intra-muros*. Certains devaient se trouver sur les pentes des collines, où semble se situer la zone que Bayhaqī nomme *Afḡān Šāl*, et dans la plaine sous-jacente.³⁹² Celle-ci s'étendait jusqu'au village de Rawza où se

³⁸⁷ Bombaci 1959, p. 18, 19. Nous regrettons que les archéologues n'aient pas pu réaliser les sondages stratigraphiques souhaités par Bombaci. Pour des descriptions de la zone de la ville ancienne et de la citadelle au XIX^e s., voir Masson 1842, II, p. 218 ; Adamec 1985, p. 194-201.

³⁸⁸ de Planhol 2000. Il faudra noter que le texte d'Ibn Baṭṭūṭa (III, p. 89) sur lequel est basée cette analyse ne se réfère pas explicitement à une nouvelle fondation de la ville.

³⁸⁹ Ball 1982, I, n° 358, p. 105, 106 ; Cuneo 1986, p. 271-74.

³⁹⁰ 'Utbī *a*, p. 409 ; *Id. b*, p. 291 ; voir aussi Bombaci 1964, p. 23, 30 et 7.2.3.

³⁹¹ Allegranzi 2014, p. 99-106. Voir aussi Bombaci 1958 ; Bosworth 1965*b*.

³⁹² Le toponyme *Afḡān Šāl*, ainsi qu'un autre fréquemment mentionné par Bayhaqī, *Šāhbahār*, dérivent vraisemblablement des dénominations d'anciens temples bouddhiques. Ḥabībī 1344š./1965 ; *Id.* 1347š./1968 ; voir aussi Allegranzi 2014, p. 108, 109.

situait sans aucun doute le jardin favori de Maḥmūd, le *Bāḡ-i Pīrūzī*, qui accueillit la sépulture du célèbre souverain.³⁹³

Toujours grâce au témoignage de Bayhaqī, nous apprenons que Mas‘ūd I^{er} avait à la fois réoccupé et élargi certains palais de ses prédécesseurs et fondé un nouveau complexe palatial (le *Kūšk-i Naw*), et qu’il avait l’habitude de s’installer avec les membres de sa cour dans ces différentes résidences. De plus, cet auteur mentionne que certaines structures avaient subi des modifications ultérieures au moment de la rédaction du *Tārīḥ-i Bayhaqī*, à savoir au début du règne d’Ibrāhīm (451-92/1059-99), ce qui prouve que le processus de réaménagement et d’élargissement de la ville royale était encore en cours à cette période.³⁹⁴

Malheureusement, aucun des palais mentionnés par Bayhaqī n’a pu être identifié au cours de campagnes de fouilles à Ghazni.³⁹⁵ Pour observer une correspondance possible entre les données textuelles et archéologiques, il faut s’éloigner de la capitale et prendre en considération le site de Laškarī Bāzār, près de Bust. Dans cette ville qui servait de capitale d’hiver et de réserve de chasse aux Ghaznavides, plusieurs bâtiments ont fait l’objet d’enquêtes archéologiques. Parmi ceux-ci figure un palais royal, le « Château du Sud », dont certaines phases de construction ont été attribuées par Schlumberger au début du V^e/XI^e siècle.³⁹⁶ Ce palais pourrait correspondre au *Kušk-i Dašt-i Lugān* (ou *Dašt-i Čūḡān*), la résidence royale de Bust mentionnée par Bayhaqī et par le poète Farruḡī, en usage à l’époque de Maḥmūd et de Mas‘ūd I^{er}.³⁹⁷

Pour la période s’échelonnant entre le milieu du V^e/XI^e et le milieu du VI^e/XII^e siècle, nous disposons de peu de sources de première main sur la vie publique de Ghazni et l’activité de construction des souverains ghaznavides. Cependant, les vestiges ainsi que les abondants

³⁹³ Bayhaqī, II, 406 et trad. I, p. 362 ; Allegranzi 2014, p. 103, 104. Le mot *rawḍa* signifie en arabe « jardin », mais il est souvent utilisé pour désigner un enclos funéraire ou un tombeau. Faḡr-i Mudabbir (p. 149), au début du VII^e/XIII^e s., utilise déjà l’expression *rawza-i sulṭān* pour indiquer le lieu de sépulture de Maḥmūd.

³⁹⁴ Allegranzi 2014, p. 113-115.

³⁹⁵ Des sondages ont pourtant révélé la présence de fondations anciennes dans la zone du mausolée de Maḥmūd à Rawza, *IsMEO activities* 1967, p. 345.

³⁹⁶ Schlumberger et Sourdel-Thomine 1978. Voir aussi Ball 1982, I, n° 685, p. 176, 177. Allen (1988, p. 66) propose d’attribuer certaines des structures découvertes sur le site de Laškarī Bāzār à l’époque de l’occupation de la ville par les Saffārides ou les Sāmānides (IV^e/X^e s.).

³⁹⁷ Bayhaqī, II, p. 658, 726, 742 ; Farruḡī, n° 171, p. 333, v. 6741. Pour une discussion sur le nom du palais, voir Bosworth 2011a, III, p. 251, n. 150 et p. 290, n. 1. Maqdisī (p. 304) nous informe qu’un campement militaire (*al-‘askar*) existait déjà à l’époque de Sebūktigīn à une demi-farsang de Bust en direction de Ghazni.

matériaux archéologiques documentés pendant les activités de la MAIA (1.1.1) nous permettent d'affirmer que, après le milieu du V^e/XI^e siècle, les Ghaznavides ne cessèrent d'enrichir leur capitale de monuments publics et privés. Ainsi, par exemple, de nombreux éléments de décor architectural en marbre trouvés hors contexte, mais datables à l'époque d'Ibrāhīm sur la base des données épigraphiques et stylistiques, témoignent de la riche activité de construction sponsorisée par ce souverain (4.3.2).³⁹⁸

Mais les vestiges les plus impressionnants appartenant à la deuxième période ghaznavide sont les sections inférieures en forme étoilée des deux minarets en brique cuite se dressant dans la plaine dite *Dašt-i Manāra* (« Plaine des minarets », Pl. XIV.2, 3). Des inscriptions monumentales permettent d'attribuer le minaret oriental au sultan Mas'ūd III et le minaret occidental à Bahrām Šāh.³⁹⁹ En outre, sur les photos aériennes nous pouvons distinguer les périmètres d'édifices entourant les minarets, qui correspondent vraisemblablement à des mosquées ou à des madrasas disparues (Pl. XIV.4).⁴⁰⁰

À côté des activités de construction et rénovation, la capitale ghaznavide semble avoir été l'objet de plusieurs ravages consécutifs. Nous citons en premier lieu une crue de la rivière de Ghazni survenue en 422/1031, qui entraîna la destruction du pont de Bamiyan et l'inondation de plusieurs quartiers commerciaux.⁴⁰¹ Plus tard, pendant le règne de Malik Arslān, une foudre semble avoir causé un vaste incendie des *bāzārs* de Ghazni.⁴⁰² De plus, en 511/1118, la bataille entre les armées de Malik Arslān et de Sultan Sanjar se déroula à proximité de la ville qui fut occupée et pillée par les troupes seljuqides victorieuses. Un deuxième pillage semble avoir eut lieu vers 529-530/1135-1136, lorsque Bahrām Šāh refusa de payer le tribut dû à Sanjar qui lança une expédition punitive.⁴⁰³

Ces dégâts furent suivis par les dévastations infligées à Ghazni par les Ghūrīdes et par les Mongols, à propos desquelles l'historien Jūzjānī est notre source principale. Son compte-

³⁹⁸ Flury 1925, p. 70-75 ; Giunta 2005a, p. 534-40.

³⁹⁹ Nous devons à Flury (1925, p. 65-68, 75-78) la première étude épigraphique de ces monuments ; cependant, ce chercheur attribuait le minaret occidental à Maḥmūd b. Sebūktigīn. La lecture de l'inscription et l'attribution ont été corrigées par Sourdel-Thomine (1953, p. 110-21). Pour une étude globale des minarets, voir Pinder-Wilson 2001, p. 155-61.

⁴⁰⁰ Bombaci 1959, p. 7 ; Adamesteanu 1960, p. 27.

⁴⁰¹ Bayhaqī, II, 410, 411 et trad., I, p. 366-68.

⁴⁰² Jūzjānī, I, p. 241.

⁴⁰³ Bosworth 1977, p. 96, 97, 101 ; Bosworth 2011c ; p. 64 ; Ibn al-Aṭīr, XI, 17, 18.

rendu de la prise de la ville par le souverain du Ghur ‘Alā’ al-dīn Ḥusayn en 545/1150-51 est très détaillé et dramatique. Jūzjānī décrit d’abord les violents incendies auxquels Ghazni fut soumise pendant sept jours :

[...] during these seven days, the air, from the blackness of the smoke, continued as black as night; and those nights, from the flames raging in the burning city, were lighten up as light as day.⁴⁰⁴

Il continue en rapportant le massacre des hommes et la réduction en esclavage des femmes et des enfants ; puis, l’ordre de ‘Alā’ al-dīn d’exhumer et de brûler les dépouilles de tous souverains ghaznavides, à l’exception de Maḥmūd, Mas‘ūd I^{er} et Ibrāhīm.⁴⁰⁵ Nous signalons que le seul tombeau qui s’est conservé intact jusqu’à nos jours est celui de Maḥmūd (Pl. XV.1.) ; la tombe de son père Sebūktigīn a été documentée au siècle dernier, mais elle a disparu par la suite (Pl. XV.2).⁴⁰⁶ En revanche, les deux mausolées (*ziyāras*) de Ghazni associés par la tradition populaire aux noms de Mas‘ūd [I^{er}] et Ibrāhīm ne contiennent pas de sépultures attribuables à ces souverains.⁴⁰⁷

Suivant sa destruction systématique de la capitale, l’armée ghūride se dirigea vers Bust où tous les palais et bâtiments de la dynastie ghaznavide (*quṣūr va ‘imārat-i maḥmūdī*) furent détruits. Les ravages s’élargirent alors à toute la région ; ce fut probablement cette expédition punitive qui valut à ‘Alā’ al-dīn le sobriquet de *Jahān-sūz* « incendiaire du monde ».

En ce qui concerne l’entrée du prince mongol Ögedey à Ghazni en 618/1221, le témoignage que Jūzjānī nous livre est plus concis, mais non moins tragique : la ville fut réduite en ruines et ses habitants furent massacrés, à l’exception d’un petit nombre qui furent emmenés comme esclaves.⁴⁰⁸

⁴⁰⁴ Jūzjānī, trad., I, p. 353 ; texte originel : Jūzjānī, I, p. 343, 344.

⁴⁰⁵ Jūzjānī, I, p. 354 et trad. I, p. 354.

⁴⁰⁶ Giunta 2003a, n^{os} 1, 2, p. 19-44.

⁴⁰⁷ Giunta 2003a, p. 5. La *ziyāra* dite de Mas‘ūd I^{er} contient un tombeau composite sans nom ni date, dont seul l’élément supérieur est datable au V^e/XI^e s. (*Id.*, n^o 74, p. 306-11 ; voir aussi Flury 1925, p. 84-87) ; tandis qu’aucune épitaphe documentée dans la *ziyāra* d’Ibrāhīm n’est antérieure au VIII^e/XIV^e s. (Laviola 2015, p. 46).

⁴⁰⁸ Jūzjānī, II, p. 126 et trad., II, p. 1042, 1043.

4.2.2 Une escale pour pèlerins et voyageurs à l'époque post-mongole

Les descriptions faites par les auteurs musulmans qui visitèrent Ghazni après les invasions mongoles sont assez répétitives et n'ajoutent pas de détails significatifs aux fins d'une meilleure connaissance de la topographie de la ville.⁴⁰⁹ Elles mettent l'accent sur la désolation du paysage, qui contraste avec la richesse de l'ancienne capitale ghaznavide, et sur la présence de nombreux tombeaux de personnages éminents, parmi lesquels celui du célèbre souverain Maḥmūd est toujours cité en premier lieu.⁴¹⁰

Des témoins matériels nous aident à enrichir ce tableau : nous nous référons, en particulier, aux vestiges de deux mausolées imposants, érigés à l'époque où Ghazni faisait partie des provinces contrôlées par des gouverneurs timourides (VIII^e-IX^e/XIV^e-XV^e siècles) et moghols (X^e-XI^e/XVI^e-XVII^e siècles). Le premier est le mausolée de 'Abd al-Razzāq qui se dresse aux limites sud-est du village de Rawza, à une courte distance du tombeau de Maḥmūd (Fig. 22 et Pl. XV.3). À son intérieur, une plaque commémorative porte inscrites deux épitaphes versifiées aux noms des princes timourides Uluġ Beg b. Abū Sa'īd Mīrẓā (m. 907/1501) et 'Abd al-Razzāq (m. 918/1513-14).⁴¹¹ Le deuxième mausolée, attribué à Muḥammad Šarīf Ḥān, se situe sur les pentes des collines, à environ 250 m. au nord-ouest du minaret de Bahrām Šāh (Fig. 22 et Pl. XVI.1). La datation de ce monument, bâti sur un plan conforme aux modèles des mausolées timourides, est compliquée par le fait que les tombeaux trouvés à l'intérieur datent tous de l'époque moghole. Par ailleurs, Šarīf Ḥān était le gouverneur de Ghazni nommé par l'empereur moghol Akbar, qui exerça ses fonctions entre 1591 et 1603.⁴¹²

À côté de ces édifices plus prestigieux, une quantité extraordinaire de mausolées plus modestes ou *ziyāras*, parfois marqués seulement par la présence d'un enclos funéraire, ont

⁴⁰⁹ Pour une liste de sources sur le site de Ghazni, voir Ball 1982, I, p. 106, 107 ; Giunta 2003a, p. 4 ; Szuppe 2005, p. 1172, 1173.

⁴¹⁰ Voir par exemple Ibn Baṭṭūṭa, III, p. 88, 89 ; Bābur, trad., p. 218, 219.

⁴¹¹ Hoag 1968 ; Golombek et Wilber 1988, I, n° 65, p. 299 et II, pl. 145, fig. 70.

⁴¹² Golombek et Wilber 1988, I, n° 66, p. 299, 300 et II, pl. 146-49, fig. 71. Les données épigraphiques et les sources littéraires concernant l'histoire de Ghazni aux époques timouride et moghole ont été présentées par Martina Massullo à l'occasion d'une séance du séminaire de l'IREMAM « Sources écrites et supports matériels » (Aix-en-Provence, juin 2015).

surgit à Ghazni et dans ses alentours à partir du IX^e/XV^e siècle et jusqu'à l'époque contemporaine.⁴¹³ Plusieurs tombeaux et pierres tombales d'époques différentes sont souvent réunis dans une seule *ziyāra* et les *ziyāras* peuvent à leur tour se concentrer dans des cimetières plus larges. Certaines *ziyāras* sont dédiées à la mémoire d'une personnalité vénérable ayant vécu à l'époque ghaznavide – considérée comme l'« âge d'or » de Ghazni à travers les siècles – en dépit du fait qu'elles contiennent ou pas la sépulture de leur éponyme. Nous citons à titre d'exemple la *ziyāra* de Ḥvāja Bulgār, un mystique du V^e/XI^e siècle, située dans la partie septentrionale de Rawza, et la *ziyāra* de Ḥakīm Sanā'ī, localisée au nord-ouest de la ville ancienne et dédiée au célèbre poète, actif au début du VI^e/XII^e siècle.⁴¹⁴

La publication du texte en fac-simile d'un poème intitulé *Qaṣīda dar ziyāratgāh-i Ġaznayn* (XI^e/XVII^e siècle ?) et son analyse par Szuppe en 2005 ont jeté une lumière nouvelle sur la topographie et la hiérarchie des lieux de dévotion de Ghazni.⁴¹⁵ Ce texte présente les caractéristiques d'un guide de pèlerinage (*ziyārat-nāma*), bien que sa forme poétique en fasse un exemple assez unique en son genre. Le poème propose une description et un itinéraire de visite des tombeaux des saints personnages de Ghazni, ainsi que quelques recommandations particulières adressées au lecteur-pèlerin. D'après la reconstitution de Szuppe, le point de départ du circuit de pèlerinage serait Rawza – où se trouvent les sépultures des « dix-huit sultans » – pour s'achever avec les *ziyāras* situées dans la ville ancienne et ses alentours.⁴¹⁶ Il est intéressant de noter comment la *qaṣīda* semble suggérer la présence d'une sorte de « nécropole royale » qui se serait développée à Rawza autour du tombeau de Maḥmūd : ce dernier et son neveu Farruḥzād sont les seuls souverains à être explicitement mentionnés dans le poème. Cependant, au X^e/XVI^e siècle, Bābur atteste avoir observé les tombeaux de Mas'ūd et Ibrāhīm à proximité de la sépulture de Maḥmūd.⁴¹⁷ Le célèbre fondateur de l'empire

⁴¹³ L'*Historical and Political Gazetteer of Afghanistan* signale la présence à Ghazni de 197 *ziyāras*, d'après une source du XIX^e s. (Adamec 1985, p. 196) ; Muḥammad Rizā, en 1908, mentionne 82 *ziyāras* ; tandis que la mission archéologique italienne, autour des années 1960, a pu en documenter 35. Nous remercions Valentina Laviola d'avoir partagé avec nous ces données, issues d'un mémoire de master soutenu à l'Università di Napoli « L'Orientale » en 2011.

⁴¹⁴ Giunta 2003a, p. 5-8.

⁴¹⁵ Szuppe 2005. La *qaṣīda* comporte 38 distiques et elle est incluse dans un manuscrit conservé à la bibliothèque de l'Institut Oriental « Biruni » de l'Académie des Sciences de l'Ouzbékistan à Tachkent (IVRU-1 n° 3048).

⁴¹⁶ Szuppe 2005, p. 1174-80. La localisation de plusieurs *ziyāras* reste néanmoins incertaine.

⁴¹⁷ Bābur, trad., p. 218. Nous suggérons que le texte se réfère à Mas'ūd I^{er} b. Maḥmūd, plutôt qu'à Mas'ūd III, puisque, plus loin dans la même source (*Id.*, p. 219) est évoquée la profanation des tombes imposée par *Jahān-sūz* qui, comme nous l'avons signalé, épargna les sépultures de Maḥmūd, Mas'ūd I^{er} et Ibrāhīm.

moghol nous informe par ailleurs qu'un de ses proches, Dust Beg (m. 925/1519), avait été enterré aux portes de la « rawza du sultan ». ⁴¹⁸ Finalement, nous avons déjà fait mention des épitaphes des deux princes timourides qui étaient vraisemblablement enterrés dans la crypte du mausolée de 'Abd al-Razzāq à Rawza. Ces différents témoignages que nous avons évoqués confirment que, à l'époque moderne, Ghazni représentait un centre de pèlerinage d'importance locale et que la sacralité de la ville, dérivée de la présence des sépultures de personnages historiques renommés et saints soufis, avait donné une impulsion considérable à l'élargissement des nécropoles et à la création des mausolées destinés à la noblesse timouride et moghole.

Une dernière source de valeur précieuse pour l'étude de la topographie et de l'épigraphie de Ghazni est un manuscrit compilé en 1362/1908 par le *šayḥ* Muḥammad Rizā et publié en fac-simile à Kaboul en 1346/1967 sous le titre de *Riyāḍ al-alwāḥ*. ⁴¹⁹ L'ouvrage présente un recensement des *ziyāras* et des autres monuments notables de Ghazni, qui sont brièvement décrits et localisés de façon plus ou moins précise, mais surtout, il fournit une anthologie des textes inscrits sur les tombeaux et les pierres tombales observés par l'auteur dans ces lieux. Nous signalons que le texte est rédigé en persan, mais que la plupart des inscriptions transcrites par Rizā sont en arabe, bien que le lexique persan en influence souvent le formulaire.

L'arrivée des Occidentaux à Ghazni à l'occasion de la première guerre anglo-afghane (1839-42) a déterminé une redécouverte des rares vestiges de la capitale ghaznavide, mais a entraîné également quelques dégâts. En particulier, les portes en bois du mausolée de Maḥmūd se sont retrouvées au centre d'une affaire de politique coloniale à laquelle Finbarr Barry Flood se réfère comme « "Gate of Somnath" incident ». La tradition voulait que ces portes eussent été emportées d'Inde par Maḥmūd pendant la célèbre expédition au temple de Sūmnāt (416-17/1025-6). Le général Ellenborough décida alors de venger les pillages et violences imposés

⁴¹⁸ Bābur, trad., p. 395, 396.

⁴¹⁹ Rizā. Une nouvelle édition en caractères d'imprimerie est parue à Kaboul en 1390/2011-12.

aux hindous par les combattants musulmans huit siècles plus tôt et renvoya les portes en Inde : elles s'y trouvent toujours, installées à l'entrée de la forteresse d'Agra.⁴²⁰

De toute façon, les voyageurs européens qui visitèrent Ghazni au XIX^e et au début du XX^e siècle ont été les premiers à porter leur attention sur d'autres monuments que les tombeaux des cimetières : par exemple, Godfrey T. Vigne, voyageant à la fin des années 1830, décrit non seulement sa visite au mausolée de Maḥmūd, mais aussi les deux minarets qui se dressaient dans la plaine.⁴²¹ Cette description, ainsi qu'une illustration qui accompagne le récit, nous montrent que les sections supérieures à fût circulaire des minarets étaient encore debout à son époque (Pl. XVI.2) ; Vigne remarque également : « The adjoining plain is covered with ruins. ».⁴²² En conclusion, nous observons que la première impression de l'archéologue Scerrato, arrivé à Ghazni en 1957, ne s'écarte pas de manière significative de celle des voyageurs qui l'avaient précédé, lorsqu'il décrit le site comme « Une plaine désolée, couverte de trous et de fossés ».⁴²³

⁴²⁰ Flood 2007, p. 80-84. Sur les inscriptions et les décors typiquement islamiques de ces portes, voir Flury 1918. La tradition de leur origine indienne a été peut-être renforcée par les témoignages qui attestent la présence d'idoles provenant des temples hindous à la porte du palais de Maḥmūd, voir par ex. Firišta, p. 113.

⁴²¹ Vigne 1843, p. 128-33. Cf. les dessins de l'extérieur du mausolée de Maḥmūd (*Id.*, p. 1), ainsi que de certains ornements du cénotaphe (*Id.*, p. 267, 473). D'autres récits de voyage accompagnés pour la plupart par des illustrations nous sont transmis par Charles Masson, James Atkinson, James Rattray, Robert Byron ; pour une bibliographie générale, voir Ball 1982, I, p. 106.

⁴²² Vigne 1843, p. 130.

⁴²³ Giunta 2003a, *Preface*.

4.3 Le répertoire épigraphique de Ghazni (fin IV^e/X^e – mi-VI^e/XII^e siècle)

Le corpus qui fait l'objet de notre étude s'inscrit au sein d'un répertoire épigraphique plus large, comprenant toute inscription documentée à Ghazni par les missions archéologiques et attribuée à l'époque ghaznavide. En plus des documents épigraphiques en langue persane que nous allons traiter en détail dans cette thèse, un nombre considérable de textes complets ou fragmentaires en langue arabe, présentant des formes et contenus variés, sont parvenus jusqu'à nous. Ce répertoire n'a pas été étudié et publié de manière globale, cependant, le fait d'avoir accès aux archives photographiques de la MAIA nous a permis de bénéficier de ces riches matériaux de comparaison.

L'ensemble des inscriptions de Ghazni constitue une source complémentaire de première importance pour l'analyse du corpus, puisqu'elles nous fournissent des renseignements précieux sur les pratiques et les styles épigraphiques en usage dans la ville tout au long de l'époque ghaznavide. L'importance de l'épigraphie dans le langage artistique ghaznavide est démontrée par la variété des matériaux et des techniques d'exécution. Les typologies des textes et des styles d'écriture sont également multiples. Notre analyse comparative sera limitée aux textes qui apparaissent sur des éléments de décor architectural et sur des tombeaux, tandis que nous ne prendrons pas en compte ni les inscriptions mobilières réalisées sur des objets en métal et en céramique ni celles des monnaies.⁴²⁴

4.3.1 Les types de support

Les inscriptions provenant des fouilles du palais – alternant avec des décors de nature végétale ou géométrique – sont souvent très courtes ou fragmentaires. Elles sont généralement sculptées en relief sur les supports en marbre et en albâtre ; gravées ou estampées sur les stucs ; tandis qu'un nombre de techniques différentes servent à réaliser des inscriptions en brique cuite (gravure, sculpture, mosaïque, etc.).⁴²⁵

⁴²⁴ Sur les inscriptions des métaux, voir Laviola 2016 ; pour une étude préliminaire des monnaies provenant des fouilles, voir Giunta 2003c. Les inscriptions du corpus céramique de Ghazni, assez rares et souvent fragmentaires, n'ont pas fait l'objet d'une étude systématique.

⁴²⁵ Pour une vue d'ensemble des inscriptions provenant du palais, voir Giunta 2010b.

De plus, de nombreux éléments de décor architectural en marbre portant des inscriptions étaient réemployés dans les monuments de Ghazni et ont été documentés au cours des prospections. Bien que ces textes et leurs supports soient souvent trop fragmentaires pour pouvoir déduire leur contenu et leur fonction d'origine, ces témoignages nous parlent de la grande variété des décors épigraphiques qui ornaient les bâtiments ghaznavides disparus.

Enfin, une partie considérable du répertoire épigraphique est représentée par les inscriptions funéraires datées ou datables de l'époque ghaznavide.⁴²⁶ Les tombeaux attribués à cette époque sont tous réalisés en marbre et se présentent généralement comme des monuments composites pourvus d'un soubassement et d'un couronnement, souvent raccordés par un ou plusieurs éléments intermédiaires. Chacun de ces composants peut comporter un ou plusieurs bandeaux épigraphiques.

Les inscriptions et les décors des monuments funéraires ghaznavides se rapprochent de ceux des éléments de décor architectural datant de la même époque. Ainsi, dans le cas des marbres trouvés hors contexte, il est parfois difficile de distinguer entre ces deux catégories de matériaux. Cela est particulièrement vrai pour les plaques qui revêtaient les soubassements des tombeaux, qui montrent une similarité frappante avec celles utilisés dans les lambris de monuments d'une autre nature (voir aussi 9.1.3).

4.3.2 La nature des textes

À la diversité des supports fait écho la variété des contenus des inscriptions ghaznavides qui relèvent de plusieurs catégories de textes :

Textes historiques

Nous pouvons qualifier d'« historiques », les inscriptions qui se réfèrent à la construction d'un monument (textes de fondation ou de restauration), ainsi que celles contenant le nom ou les titres d'un personnage historique.⁴²⁷ Le premier type est illustré par les textes des balustres ajourés relevés dans le palais (1.2.3), tandis que des exemples du deuxième type

⁴²⁶ Environ 45 tombeaux ou éléments de tombes documentés à Ghazni ont été attribués à l'époque ghaznavide par Giunta (2003a), sur la base de leurs caractéristiques morphologiques et paléographiques.

⁴²⁷ Certaines inscriptions historiques de Ghazni ont été publiées par Flury (1925), mais la plupart d'entre elles ont été étudiées plus récemment par Giunta qui s'est particulièrement consacrée aux inscriptions contenant des titres royaux (Giunta 2005a).

nous sont offerts par les inscriptions contenant les titulatures des souverains Mas‘ūd III et Bahrām Šāh sur les deux minarets de Ghazni (4.2.1). L’inscription sculptée dans le cadre d’un arc qui a été remployé dans une mosquée moderne de Ghazni constitue le seul exemple connu d’un texte de construction complet où un souverain ghaznave (Mawdūd b. Mas‘ūd) soit nommé en tant que commanditaire (Pl. XVII.2).⁴²⁸ Cependant, nous pouvons supposer que plusieurs inscriptions fragmentaires contenant la titulature d’un souverain provenaient des monuments bâtis ou rénovés par les membres de la dynastie. Ainsi, les textes relativement nombreux qui conservent une partie de la titulature d’Ibrāhīm seraient un indice de l’activité de construction florissante sponsorisée par ce sultan (voir aussi 4.1.3).

Les inscriptions historiques sont toutes réalisées en arabe, mais elles constituent une base de comparaison de première importance pour notre corpus d’inscriptions persanes. En effet, lorsque la date ou le nom d’un souverain sont clairement décelables, nous pouvons les dater avec une certaine précision. Toutefois, un certain nombre de textes historiques sont aujourd’hui fragmentaires : dans plusieurs textes de fondation la date, le commanditaire ou l’objet de la construction sont manquants. De plus, le fait que le nom d’un souverain s’accompagne souvent d’une généalogie plus ou moins complète rend parfois douteuse l’attribution des fragments d’inscription contenant des mentions isolées. L’incertitude dérive de la difficulté de déterminer si un membre de la lignée était cité dans un texte attribuable à son propre règne, ou bien à l’intérieur de la titulature de l’un de ses descendants.

Textes funéraires

Les inscriptions qui ornent les monuments funéraires ghaznavides comportent un formulaire assez sobre et répétitif, comprenant certaines informations personnelles sur le défunt (nom, date du décès) et/ou des extraits de textes religieux (citations coraniques, invocations). L’ordre des différents éléments du formulaire n’est pas figé et certains d’entre eux peuvent être omis. Ainsi, parmi les monuments funéraires attribués à l’époque ghaznave, sept seulement portent une date⁴²⁹ et plusieurs sont anonymes. Les seuls tombeaux qui peuvent être attribués par leurs inscriptions à des personnages historiques connus sont ceux des souverains Sebūktigīn (m. 387/999) et Maḥmūd (m. 421/1030), ceux du poète Sanā‘ī (m.

⁴²⁸ Nous signalons également un texte de fondation contenant le nom du souverain ghūride Mu‘izz al-dīn, relevé dans le village de Ramak, près de Ghazni (Giunta 2003*b*).

⁴²⁹ Giunta 2003*a*, n^{os} 2, 3, 4, 5, 6, 20, 21.

525/1130 ?) et de son fils Muzaffar al-Ḥussān, et celui d'un général de Mas'ūd III, Ālp Sunqur.⁴³⁰

Toutes les inscriptions funéraires ghaznavides sont composées en langue arabe, à l'exception de celles d'un tombeau datable du début du VI^e/XII^e siècle qui offre – en plus d'une épitaphe en arabe – trois inscriptions poétiques en persan (9.2.2). En outre, dans trois cas, des mots persans sont insérés dans des textes funéraires arabes.⁴³¹ L'usage d'intégrer aux épitaphes en arabe des expressions ou invocations persanes semble se répandre après la fin de la domination ghaznavide, comme en témoignent les inscriptions de certains tombeaux datables entre la deuxième moitié du VI^e/XII^e et le début du VII^e/XIII^e siècle (10.3.2).⁴³²

Textes religieux

Des bandeaux épigraphiques contenant des textes de nature religieuse apparaissent non seulement sur les tombeaux, mais aussi sur certains éléments de décor architectural, où ils sont souvent combinés à des inscriptions d'une autre nature. Ces textes peuvent comporter des invocations courtes qui répètent le mot *Allāh* ou l'expression *al-mulk li-llāh* « la royauté [est] à Dieu », ou encore des formules religieuses telles que la *ṣahāda* ou la *basmala*. Les citations coraniques, très fréquentes dans les inscriptions funéraires, semblent avoir été moins communes dans les décors épigraphiques des bâtiments de Ghazni. Néanmoins, des versets du Coran figurent sur le minaret de Mas'ūd III et sur certains panneaux à décor de niche de provenances diverses.⁴³³

À l'intérieur du palais, les seules citations du Coran sont sculptées sur l'arc portant le nom de Mas'ūd III (Coran II, 255 ; cf. 1.2.3, Fig. 3) et dans le cadre d'un panneau en stuc très fragmentaire, qui était probablement utilisé dans le revêtement de la niche du *miḥrāb* de la mosquée palatine (Coran III, 18-19 ; cf. 1.2.3, Fig. 9).⁴³⁴ De plus, un panneau en marbre à décor de « tourbillons », provenant peut-être de la salle du trône du palais, semble contenir

⁴³⁰ Giunta 2003a, n^{os} 1, 2, 23, 24, 28. Un élément de tombeau avec inscription fragmentaire semble contenir la titulature d'un descendant du souverain Maḥmūd, qui ne peut pas être identifié avec précision (*Id.*, n^o 13).

⁴³¹ Giunta 2003a, n^{os} 3, 16, 34.

⁴³² Giunta 2010a, p. 167-74.

⁴³³ Pinder-Wilson 2001, p. 162-65 ; *Islamic Ghazni*, n^{os} inv. IG0289, RM0018, RM0019.

⁴³⁴ En revanche, dans le « Château du Sud » de Laṣkarī Bāzār, les panneaux en brique cuite et stuc qui revêtaient l'*ivān* de la salle du trône étaient encadrés par des inscriptions coraniques faisant référence au trône de Salomon (Coran XXVII, 40-41), Schlumberger et Sourdel-Thomine 1978, 1B, p. 30, 31.

dans le cadre externe un texte religieux non coranique ; la reconstitution de ce panneau et de son inscription font actuellement l'objet d'une étude par Giunta.

Un texte religieux au contenu inhabituel est affiché sur un panneau en marbre de provenance inconnue qui offre une inscription historique au nom d'Ibrāhīm, ainsi qu'un texte religieux mentionnant le prophète Muḥammad, les quatre califes, ainsi que les deux fils de 'Alī, al-Ḥasan et al-Ḥusayn, ce qui apparaît assez étrange dans un contexte sunnite comme celui de l'État ghaznavide (Pl. XVII.1).

La langue des documents épigraphiques que nous venons de décrire est toujours l'arabe. Toutefois, nous aurons l'occasion de voir qu'un nombre considérable de références à la religion islamique figurent dans les inscriptions poétiques en persan de notre corpus (7.2).

Textes de vœux

Un nombre considérable d'éléments de décor architectural documentés à Ghazni comportent des registres épigraphiques avec des séquences de vœux (ex. *bi-l-yumn wa al-baraka wa al-salāma wa al-sa'āda*, etc.). Le groupe le plus représentatif est constitué par les plaques appartenant au type « dado 2 » provenant du palais, qui offrent dans le registre supérieur des formules de vœux assez répétitives, souvent réparties sur plusieurs bandeaux. Des textes de vœux sont également inscrits sur plusieurs éléments en brique cuite ou en brique cuite et stuc découverts dans le site.

Des séries comparables sont attestées à Ghazni sur d'autres éléments de formes et provenances diverses. Les vœux sont toujours exprimés en arabe, mais nous remarquons que, sur deux balustres à décor figuratif, ils ne sont pas introduits par l'article *al-*, ce qui contredit l'usage courant et qui pourrait révéler une influence du persan.⁴³⁵

La pratique d'inscrire des séries de vœux est très répandue sur les objets en métal produits dans les régions musulmanes orientales à partir des IV^e-V^e/X^e-XI^e siècles ;⁴³⁶ cependant, le répertoire de Ghazni nous fournit un témoignage assez exceptionnel de l'emploi de ces formules en épigraphie monumentale.

⁴³⁵ Bombaci 1959, p. 11, 12 (n^{os} IV, VI) ; *Islamic Ghazni*, n^{os} inv. KM.58.2.1 ; RM0040. Les formules inscrites sur le premier élément cité sont assez inhabituelles dans des inscriptions de ce type (cf. *kifāya wa kamāl wa jamāl wa jalāl*). L'usage d'inscrire des expressions de vœux arabes dépourvues d'articles est sporadiquement attesté sur les métaux afghans, Laviola 2016, p. 306.

⁴³⁶ Blair 1998, p. 103-5.

Textes poétiques

Les inscriptions ghaznavides dans lesquelles il est possible d'identifier un texte de nature poétique sont toutes composées en persan. Nous nous référons en particulier aux extraits de poèmes inscrits dans le registre supérieur des plaques du type « dado 14 », qui constituent notre corpus principal (chapitres 6, 7), ainsi qu'aux trois élégies du tombeau d'Abū Ja'far Muḥammad, qui seront également présentées dans cette étude (9.2).

À l'issue de cette revue, nous tenons à souligner que la classification proposée est conventionnelle et ne constitue pas, à nos yeux, un schéma rigide. En effet, certaines inscriptions du répertoire de Ghazni relèvent de plusieurs typologies de textes (ex. les inscriptions funéraires peuvent inclure des textes historiques et/ou religieux). Il faudra noter également que des inscriptions de nature différente figurent souvent sur un même support, et, parfois, à l'intérieur d'un seul bandeau épigraphique. Enfin, plusieurs documents sont tellement fragmentaires qu'il est impossible de déterminer de manière sûre la nature de leurs textes.



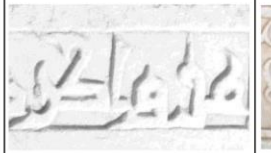






4.3.3 Les écritures

Le répertoire d'inscriptions ghaznavides se caractérise par une richesse et une variété remarquables des graphies et des décors des bandeaux épigraphiques. Plusieurs écritures coufiques et cursives sont utilisées, qui offrent un degré variable de raffinement et d'ornementation des lettres. L'analyse paléographique approfondie accomplie par Giunta sur le corpus d'inscriptions funéraires offre un panorama complet des usages épigraphiques répandus à Ghazni.⁴³⁷ Ainsi, nous nous limiterons ici à définir les styles d'écriture principaux et à offrir quelques remarques sur leur diffusion et attribution chronologique.

Le coufique

Plusieurs variétés de graphie coufique ou angulaire, toujours dépourvue de points et d'autres signes diacritiques, sont utilisées dans l'épigraphie monumentale de Ghazni datant de l'époque ghaznavide.

⁴³⁷ Giunta 2003a, p. 378-432.

Coufique simple	Coufique biseauté	Coufique feuillu	Coufique fleuri
 1 (n° inv. C2784)	 2 (n° inv. C3369)	 3 (n° inv. C5783)	 4 (n° inv. RM8)
Coufique à bordure ornementale		Coufique tressé	Coufique carré
 5.a (n° inv. IG4025)	 6 (minaret Mas'ūd III)	 7 (n° inv. IG39)	 8 (n° inv. RM15)
 5.b (n° inv. IG4073)			

Tab. 1 Les écritures coufiques de Ghazni (Photos © IsIAO)

La variété la plus sobre et archaïsante correspond au « coufique simple » aux lettres rigides et peu ornées (cf. Tab. 1, 1), que nous observons par exemple dans les inscriptions de la tombe de Sebūktigīn (m. 387/999), mais qui apparaît également dans des documents postérieurs. Cependant, dans la plupart des inscriptions de Ghazni, les lettres coufiques sont agrémentées par des terminaisons biseautées et apiculées (2) ou prenant la forme de motifs végétaux. Parmi les variétés de coufique à décor végétal, certaines offrent des terminaisons bilobées ou trilobées et de rares palmettes (3), d'autres se caractérisent par la présence de motifs plus élaborés en forme de fleurons, palmettes et tiges fleuries (4). Nous pouvons qualifier ces variétés respectivement de « coufique feuillu » et de « coufique fleuri ». ⁴³⁸ Dans tous les styles que nous venons d'énumérer, des compléments graphiques indépendants des

⁴³⁸ Nous faisons référence aux définitions formulées par Grohmann (1957, p. 183) :

Foliated Kūfic is characterized by the decoration of the apices of the letters, consisting of half-palmettes and 2- or 3-lobed leaves, the bifurcation of the ending of the letters, which might extend even to initial forms, and the terminal letters. *Floriated Kūfic* shows the same decoration, but in addition floral motifs, tendrils and scrolls growing from the terminations or even from the medial forms of the letters.

lettres, inspirés par des formes végétales ou géométriques, peuvent être sculptés sur le fond du champ épigraphique.⁴³⁹

Si le coufique fleuri s'était développé au premier abord dans l'Occident musulman,⁴⁴⁰ une écriture qui semble tirer ses origines de la tradition épigraphique du monde iranien est celle dite « coufique à bordure ornementale », attestée à Ghazni sous des formes assez caractéristiques.⁴⁴¹ Dans cette variété de coufique, des décors végétaux ou géométriques issus d'une lettre ou d'une hampe ornementale se répètent régulièrement dans la section supérieure du champ épigraphique. Ces décors donnent vie à une frise composée par des motifs isolés (5.a) ou continue (5.b). Des compléments graphiques isolés sont rarement inclus dans la composition. Le dispositif de la bordure ornementale permet d'atteindre un équilibre entre les vides et les pleins et d'augmenter l'effet décoratif du bandeau épigraphique sans altérer la forme du texte.

Les coufiques « fleuri » et « à bordure ornementale » coexistent à Ghazni au moins à partir de la deuxième moitié du V^e/XI^e siècle et il n'est pas rare d'observer des formes « mixtes » où les terminaisons fleuries des caractères cadencent la partie supérieure du bandeau épigraphique, sans toutefois donner lieu à une bordure régulière (voir 8.3.1).

Un type particulier de coufique « à bordure ornementale » est adopté dans les inscriptions historiques principales des deux minarets de Ghazni : ici les hampes sont ornées par des motifs tressés disposés en série et surmontés à leur tour par une bordure de terminaisons végétales (6, Pl. XL.3). Ces inscriptions nous offrent aussi l'un des rares exemples connus à Ghazni de l'emploi d'une graphie tressée.

Des tressages issus des ligatures des lettres sont également visibles sur deux panneaux en marbre (7) ;⁴⁴² cependant, ce type de dispositif ne semble pas avoir joué un rôle significatif à Ghazni, alors que plusieurs variétés de coufique tressé caractérisaient à la même époque l'épigraphie monumentale des régions voisines (8.3.2).

⁴³⁹ Pour des tableaux illustrant ces compléments graphiques, voir Giunta 2003a, p. 390-92, 406.

⁴⁴⁰ Le coufique fleuri a des attestations sporadiques dans l'Occident musulman à partir de la fin du II^e/VIII^e s., mais il se répand dans ces régions grâce à son emploi extensif dans les inscriptions des Fātimides d'Égypte au IV^e/X^e s. Les premiers témoignages d'inscriptions en écriture coufique fleurie dans l'Orient musulman remontent également au début du IV^e/X^e s. Voir Grohmann 1957 ; Tabaa 1994.

⁴⁴¹ La définition de « coufique à bordure ornementale » a été proposée par Flury pour décrire le style de coufique de certaines inscriptions de Ghazni datables de l'époque d'Ibrāhīm (Flury 1925, p. 90).

⁴⁴² *Islamic Ghazni*, n^{os} IG0039, IG0055.

Finalement, sur le fût du minaret de Mas'ūd III, la titulature de ce souverain est répétée sur huit panneaux épigraphiques réalisés en « coufique carré ». Un autre exemple de ce style d'écriture nous est offert par l'inscription contenant les noms du Prophète et des califes sur un panneau en marbre datable de l'époque d'Ibrāhīm (8 et Pl. XVII.1).⁴⁴³ Ces deux documents constituent les plus anciennes attestations connues de cette variété de coufique, destinée à se répandre dans l'épigraphie monumentale et funéraire des régions orientales aux époques ultérieures.

Le cursif

Le répertoire épigraphique ghaznavide nous a transmis les plus anciennes inscriptions en écriture cursive connues dans l'ensemble du monde musulman. Parmi les vingt-quatre inscriptions qui ornent le tombeau du souverain Maḥmūd (m. 421/1030), une épitaphe en cursif apparaît sur le bloc de couronnement, à l'intérieur d'un cadre au sommet trilobé (Fig. 23).

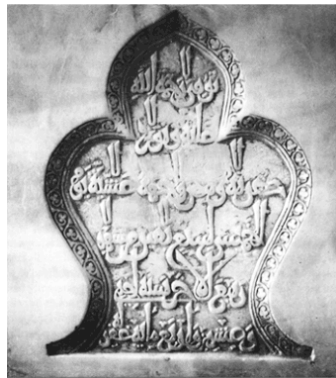


Fig. 23 L'épitaphe cursive sur la tombe de Maḥmūd

© IsIAO, DepCS 2158/1



Fig. 24 Une inscription du tombeau de Muḥammad al-Harawī

© IsIAO, DepCS 4723/8

Le texte montre une graphie très soignée, diacritisée et partiellement vocalisée. Ces caractéristiques ont amené plusieurs chercheurs à refuser l'attribution de l'inscription au début du V^e/XI^e siècle et à supposer que le bloc de couronnement ait été ajouté au monument au moins un siècle après la mort de Maḥmūd.⁴⁴⁴ Toutefois, sur la base d'une large étude comparative, Giunta a avancé plusieurs arguments en faveur de l'authenticité de

⁴⁴³ Pinder-Wilson 2001, p. 158-62.

⁴⁴⁴ Flury 1925, p. 87-89 ; Sourdel-Thomine 1981.

l'inscription.⁴⁴⁵ En particulier, elle a pu comparer certains aspects stylistiques de l'épithaphe de Maḥmūd avec les inscriptions cursives d'un autre tombeau de Ghazni, appartenant à Abū Saḥl Muḥammad al-Harawī et daté de 447/1055 (Fig. 24).

La diffusion du cursif épigraphique à Ghazni autour de la moitié du V^e/XI^e siècle est prouvée aussi par des textes de fondation, notamment : l'inscription sur un arc comportant la titulature du souverain Mawdūd et la date 436/1044-45 (Pl. XVII.2), ainsi qu'un texte sculpté dans le cadre d'un panneau à décor de niche qui commémore la construction d'une mosquée en l'an 450/1058 (Pl. XVII.3).⁴⁴⁶ À la même période peut être attribué un texte de construction trouvé près de la mosquée ghaznavide à Rāja Gīrā, dans la vallée du Swat (Pakistan), et daté de 440/1148-49 (10.1.2).⁴⁴⁷ Dans les autres provinces iraniennes, des inscriptions cursives sont documentées à partir du dernier tiers du V^e/XI^e siècle.⁴⁴⁸ En revanche, dans l'Occident musulman, le cursif épigraphique fait son apparition à Alep en 483/1090 et se répand en Syrie dans la première moitié du VI^e/XII^e siècle, sous l'impulsion du souverain zangide Nūr al-dīn.⁴⁴⁹

Du point de vue stylistique, les écritures cursives utilisées à Ghazni tout au long de l'époque ghaznavide montrent des caractéristiques plutôt uniformes, comme remarqué par Giunta :

L'évolution des caractères cursifs est moins perceptible que celle des caractères coufiques. Dès son adoption comme écriture monumentale, ce style de graphie, souvent diacrité et vocalisé, apparaît pleinement développé et présente une frappante unité d'inspiration.⁴⁵⁰

Cette uniformité empêche d'identifier des variétés bien définies et de retracer une évolution chronologique des styles employés. Quelques documents épigraphiques en écriture cursive

⁴⁴⁵ Giunta 2001, p. 117-24.

⁴⁴⁶ Giunta 2005a, p. 532-34 ; *Id.* 1999, I, p. 346-48. Voir aussi *Islamic Ghazni*, n^{os} IG0076, IG0056.

⁴⁴⁷ Nazir Khan 1985. Cette inscription montre une graphie très souple et entièrement diacritisée, ce qui pourrait mettre en doute son authenticité.

⁴⁴⁸ Voir, notamment, les inscriptions de la mosquée dite de Pā Manāra à Zavāra (Iran, 461/1068-69) ; les fragments d'une inscription historique découverts dans le site de Tepe Madrasa à Nīšāpūr (465/1065 - 485/1086 ?) ; un fragment de texte coranique inscrit à l'intérieur du dôme méridional de la Grande mosquée d'Ispahan (479-80/1086-87) ; un fragment d'inscription au nom du souverain qaraghanide Aḥmad Tiqātiḡīn dans le mausolée d'Ḥakīm al-Tirmiḡī à Termez (474-82/1081-89). Blair 1992, n^o 51, p. 137-39 ; n^o 64, p. 170-71 ; n^o 61, p. 160-63 ; n^o 62, p. 168, 169 (voir *Ibid.* bibliographie précédente).

⁴⁴⁹ Ory 1986, p. 215.

⁴⁵⁰ Giunta 2003a, p. 409.

seront étudiés au chapitre 9, auquel nous renvoyons pour une analyse paléographique circonstanciée.



Cet aperçu a voulu montrer les traits les plus caractéristiques et les solutions décoratives, souvent originales, de l'épigraphie monumentale de Ghazni datant des phases précédant le milieu du VI^e/XII^e siècle. Bien que nous ayons présenté de manière ponctuelle les différentes typologies de textes et de styles graphiques, il faudra souligner que la plupart des formules et écritures sont en usage à une même époque. Ainsi, l'introduction progressive du cursif ne pose pas de limites à l'emploi du coufique, ou encore, la diffusion de variétés de coufique plus ornementales ne met pas un terme à la réalisation d'inscriptions en coufique simple ou apiculé. Des textes aux contenus variés et exécutés dans plusieurs styles coufiques et cursifs coexistent souvent sur un même support ou dans le décor d'un seul monument. Cependant, les témoignages connus ne permettent pas d'établir des rapports directs entre la nature d'un texte et le style d'écriture choisi pour sa réalisation.

